

8012

ESS BEN

BERNARD BENYAMIN

ANATOMIE D'UN REPORTAGE

Le reportage dans le magazine
télévisé

== + + + + + + + + + + + + + + + ==
=====

Mémoire de fin d'études
réalisé sous la direction
de : Monsieur Michel LOGIE

Année scolaire 1969-70

Ecole
Supérieure
de Journalisme
de Lille

= = = = =
+ + + + +
= = = = =

L A

C I V I L I S A T I O N

D E

L ' I M A G E

L'oeil est condamné à voir ; et qui lui donne à trop voir le fatigue et l'oblige à une accommodation permanente génératrice de maux de tête, et, sur le plan psychologique, de confusion . L'homme des villes a le champ visuel court, il vit en outre une partie de son temps à la lumière électrique, autant de facteurs d'usure pour l'oeil et finalement d'appauvrissement du regard .

La civilisation des images est en même temps une civilisation des lunettes et des verres de contact . Faut-il en tirer une leçon ? Gardons nous en bien . Eluard avait donné à l'un de ses poèmes le titre magnifique "Donner à voir " . Il faut désormais apprendre à voir ...

L'éducation du regard n'est à aucun moment assurée dans notre société contemporaine . On apprend l'alphabet à l'école et les lettres doivent , par contrainte, devenir signifiantes pour tous les élèves d'une classe primaire . On n'apprend jamais par contrainte à dessiner une table ou un cheval . Donc ceux qui vont choisir de s'exprimer par le dessin, ou même plus généralement par l'image, seront nécessairement des autodidactes . De même ceux qui sont appelés à lire des messages d'images n'ont pas reçus la formation qui leur permettent de les déchiffrer : ils auront donc comme réflexe de se référer au réel et de ne s'attacher qu'à la ressemblance, qui leur paraît le seul terrain solide .

Paradoxalement, un commencement d'éducation de l'image se dégage de la photographie plutôt que du dessin . Sans parler des écoles techniques, on constate que les photographes amateurs sont de plus en plus nombreux et de plus en plus compétents . Ils ont acquis une compétence technique qui les renseigne sur le contenu des documents qu'on leur donne à voir . A force de prendre eux-mêmes des clichés, ils ont appris à les "lire" . Il est vrai que l'apparition de films et d'appareils de plus en plus perfectionnés leur facilite le travail . Et ce qui est vrai aujourd'hui pour la photo, commence à l'être pour le cinéma et la télévision .

Le premier phénomène qui frappe l'enquêteur est celui de l'envahissement . L'image est partout, y compris dans les domaines qui lui échappaient auparavant ;

l'image est en outre soumise à une surenchère . Chacun veut montrer ses propres images qui doivent s'apercevoir d'abord au détriment des autres . Phénomène particulièrement frappant dans les couvertures des magazines . Les concepteurs se réfèrent à des concepts simples : la violence et l'érotisme . L'image, elle, va devenir obsédante...? Il ne faut rien exagérer . Le recours au visuel ne date pas d'aujourd'hui . Disons qu'elle a une place privilégiée dans notre siècle, qui sera modifiée demain . Disons que le danger vient beaucoup moins de l'image que de l'usage qu'on en fait .

LES CONDITIONS DE L'INVASION

La civilisation de l'image, telle qu'elle se dessine aujourd'hui, n'est pas née d'un hasard, mais de la convergence de deux phénomènes sociaux, née d'une identique évolution .

Le premier de ces deux phénomènes est une "atomisation" de la société traditionnelle . Le développement de l'industrie au cours des cent cinquante dernières années - où par ailleurs le chiffre des habitants de la planète a triplé - a suscité une migration des populations sans précédent . Les villes se sont peuplées au détriment des campagnes, et de ce fait, les cellules familiales ont éclaté .

Sans préparation préalable, l'individu centré jusque là sur la maison le foyer, le patrimoine, s'est retrouvé plongé dans un univers dépersonnalisé où la maison n'est plus qu'un lieu de passage où l'on s'entasse ; le quartier anonyme a remplacé le village, extension de la famille .

En est résulté un sentiment d'impuissance et de solitude face à des structures sociales abstraites à force d'être générales . D'où pour lui, cet ardent désir de retrouver quelque chose qui l'assure que sa solitude est partagée, cette solidarité de pensée étant pour lui une forme de sécurité .

Pour expliquer le succès des idéologies de masses, Jules Monnerot donne ce saisissant portrait de l'homme "de masse" : "L'individu réduit à une vie animale (il faudrait dire aussi psychologiquement et moralement) privée, adhère à tout ce qui dégage une certaine chaleur humaine, c'est-à-dire à ce qui a groupé déjà beaucoup d'individus . Il ressent l'attraction sociale d'une manière directe et brutale ."

Ce qui est valable pour les idées l'est encore davantage pour les images : celles-ci correspondent à un besoin de spectacle pour lequel il n'est même pas nécessaire d'adhérer ; il suffit de les enregistrer sans effort de compréhension globale, ni de mémoire .

Le second phénomène moderne est l'importance prise par les techniques au service de l'expression : information, impression et diffusion venaient à point pour satisfaire cette fringale de participation à la vie collective . L'image trouve donc un terrain favorable pour combler ce vide affectif, et contribue à une sorte de planification de l'opinion . Ainsi que l'écrit Jean-Marie Domenach : "Les techniques de l'information ... livrent à l'homme l'histoire quotidienne du monde sans qu'il ait eu le temps ni les moyens d'exercer un contrôle rétrospectif : elles l'empoignent par la crainte ou l'espérance et le jettent dans l'arène . Masses modernes et moyens de diffusion (de l'image) sont à l'origine d'une cohésion sans précédent dans l'opinion " .

Ainsi les conditions de cette agression sont réalisées .



LES MOYENS DE L'INVASION

Originellement destinée à montrer quelque chose de concret -- pour en garder ou en exalter le souvenir -- l'image fixe, gravure ou dessin, peinture ou tapisserie a certainement trouvé la forme la plus parfaite de cet emploi avec l'invention de la photographie : avec elle, point n'est besoin de faire appel à un spécialiste aussi lent que génial . La simplification du geste à faire démocratise l'instant ; point n'est besoin d'être le Roi Soleil pour être saisi dans une attitude fière, et conservé pour la postérité .

D'un autre côté, bénéficiant des énormes moyens de diffusion de la presse, l'image photographique est devenue document : elle s'efforce de présenter au spectateur un événement saisi dans ce qu'il a de plus dramatique, de plus vrai, de plus explicite .

Elle résume l'histoire .

En plus de son contenu visible, elle apporte une qualité d'émotion qui lui est propre, c'est-à-dire qu'elle peut faire participer le spectateur à tout un contexte, une ambiance ou un sentiment qu'il aurait ressenti si il en avait été le témoin direct .

On voit tout à la fois , les causes de la force et de la faiblesse d'une telle image : elle est liée au talent, à l'optique et aux idées de l'opérateur . Et au-delà de ce qu'elle montre, il y a sa signification et l'idée qu'on s'en fait . L'exemple des documents sur la guerre du Vietnam est flagrant : les photographies qu'on en montre sont indifféremment utilisées par l'un et l'autre camp pour étayer des thèses opposées avec, comme justification des thèses, une image "irréfutable" .

Mais même techniquement parfaite, la photographie n'en est pas moins imparfaite dans son propos : liée à l'instant, dépendant étroitement du style de l'opérateur, elle ne montre qu'un aspect - le plus sensationnel souvent - d'un événement . Elle ne peut pas raconter, ou incomplètement .

Lors de l'incendie des magasins Innovation de Bruxelles, la une d'un quotidien du soir montra une photographie d'une qualité dramatique intense . A ce titre, c'était un document qui faisait partager au spectateur l'horreur de la catastrophe : une jeune femme, réfugiée sur le toit du magasin, se jetait dans le vide . Aussitôt vue, cette jeune femme devenait "chère" au spectateur : il avait envie de la plaindre, besoin de lui apporter sa sympathie, et souhaitait qu'elle en sorte ... Mais la photographie ne le disait pas : elle ne pouvait pas le dire sans perdre du même coup son contenu émotionnel . Et le rédacteur en chef le comprit, si bien qu'il attendit le lendemain ... pour montrer l'autre photographie, celle où la jeune femme, recueillie par des pompiers, était sauvée . On pensera ce que l'on veut du procédé utilisé par le journaliste, et trouvera "cavalier" cette façon de traiter l'information, mais poussé avant tout par le souci de vendre son journal, il a renseigné l'opinion ; l'a inquiétée puis rassurée : son "travail" a été fait . La question ne s'en pose pas moins de l'objectivité, de la vérité même de la photographie qui peut omettre de préciser certains détails, importants et nécessaires .

Contenu et signification de la photographie en faisant un mode imparfait de communication, force fut aux gens de l'image de trouver un moyen matériel de faire parler l'image .

Et dans ce domaine, plusieurs tendances se firent jour .

Et l'une d'elles, la plus intéressante, était directement dérivée de la peinture . Celle-ci, délivrée du souci de coller au réel, s'était aventurée - depuis Cézanne - vers des voies où l'émotion primait sur la réalité pour en donner un aspect plus chargé, plus évocateur, pour la recréer par d'autres moyens . Et pour les peintres, recréer l'image, c'était aussi recréer le mouvement . On pouvait - comme l'avait tenté Degas ou Géricault - fixer un mouvement au paroxysme, ce qui donnait envie au spectateur de le poursuivre par la pensée . On pouvait aussi montrer toutes les phases d'un mouvement sur la même toile, comme le fit, le premier peut-être, Duchamp avec son " nu descendant un escalier " (1912), ou Picasso qui exposait sur un même plan toutes les faces d'un même objet .

Cette époque fut la plus féconde de l'histoire de l'art : elle remettait en question toute l'appréhension de l'espace, et surtout du mouvement .

Diverses écoles naquirent de ces ébauches d'une esthétique nouvelle, et l'une d'elles, sous le nom de Bauhaus (maison de l'architecture) groupa en Allemagne, un certain nombre de peintres - et de photographes - qui voulaient surtout accorder l'art à la vie, l'intégrer entièrement à la société, et ne plus faire de l'artiste un être à part mais un maillon d'une chaîne qui part de l'artisan et, passant du maçon à l'ingénieur, conduit à l'artiste . Il n'y aura plus de différence entre la peinture et la vie; pas plus qu'entre une maison- qui ne représente rien - et une oeuvre d'art .

Le but est double : sur le plan de l'esthétique, l'image devra être belle par elle-même, en respectant les règles fondamentales de la réalité : souci de la construction, de l'équilibre et de la composition .

Sur le plan de la société, l'oeuvre d'art devra, en étant significative, contribuer, par son universalisation, à la création d'un langage immédiatement perceptible à tous .

La photographie entra, comme " instrument de représentation " au Bauhauss : en sortirent des oeuvres sans rapport direct avec le réel concret et figuratif, mais des collages, des montages, des effets chimiques qui restauraient un climat, une ambiance, démontrant ainsi qu'il n'était pas besoin de faire voir pour faire comprendre .

Le Bauhauss fut fermé en 1933 par ordre de Hitler, mais son influence demeure, et , aujourd'hui encore, les photographes recherchent toujours d'autres moyens de faire passer l'image au rang de "représentation totale"...

Il y a deux ou trois ans, eut lieu à Paris une "nuit de l'image" où furent présentées des expériences tchécoslovaques où l'image était "atomisée", éclatée en mille petits carrés et mélangée à une foule d'autres images sans autre rapport entre elles que les impressions suggérées par le sujet principal .

De plus, et par un habile système mécanique, l'image se déplace dans l'espace, elle évolue autour de nous, du spectateur, le spectacle n'est plus "en avant" mais "autour" : une forme d'invasion directe, une agression où l'individu ressent "physiquement" l'image comme un objet qui l'assiège .

Cette image qui se déplace dans la troisième dimension - la profondeur - il y a longtemps que les spectateurs croyaient l'avoir découvert avec le cinéma . Dans une certaine mesure l'image cinématographique était plus parfaite que dans la photographie : on y pouvait suivre un sujet d'un bout à l'autre . On "savait" . Et au passage, on pouvait guidé par le talent du metteur en scène ou du chef monteur , éprouver des émotions affectives ou esthétiques dues à la qualité de l'image .

On participait et on comprenait .

Mais là encore, et peut-être d'une façon moins loyale que la photo, le spectateur subissait la loi des techniciens : il était télécommandé dans ses émotions, son jugement, son appréciation des situations .

Indépendamment de l'esthétique même, le style qui différencie les metteurs en scène et les fait élèves d'une école, d'un maître, ou d'un à priori idéologique ou conventionnel, la direction dans laquelle ils entraînent les spectateurs, pour les obliger à conclure, en font les artisans d'un certain nivellement des valeurs, d'une planification dans l'importance des sujets, d'un conformisme de l'anti-conformisme, et les créateurs d'une mythologie dont l'influence est encore sensible chez les spectateurs non avertis, très jeunes. Pour ceux-ci, le cinéma est une réalité en soi. Ils n'ont aucune idée à priori des sujets traités, et l'univers d'un western a la même qualité, pour eux, que le récit de la bataille d'Austerlitz : c'est une même projection, sur une même toile, d'un spectacle identique. L'image les porte ; les conditionne, les envoûte ; ils se créent un univers mobile dont ils sont les acteurs possibles, ils admettent tous les postulats et, pour cette raison, croient en la vérité de ces images là, même s'ils n'en ont pas une vue globale. Habités aux situations simplifiées, leur conception du monde devient presque manichéenne : les bons d'un côté, les méchants de l'autre. Noir et blanc. Leur sensibilité aux nuances s'estompe, tout autant que sur le plan de la vision pure et sur celui d'une certaine idée de la réalité.

Avec la télévision est apparue la première forme de l'obsession imagée. Ce qui au commencement, n'était que curiosité et luxe en est au stade du phénomène social qui est certainement celui qui conditionnera - si ce n'est déjà fait - non seulement notre mode de vie, mais notre façon de penser.

Pour ceux qui, voici quinze ans à peu près, assistèrent en France, à l'apparition des premières émissions télévisées, il ne pouvait s'agir que d'une sorte d'exploit, pas très convaincant au fond : quelques images grises et maladroitement coupées de parasites, émaillées d'incidents techniques dont on ne pouvait jamais exactement s'ils provenaient de l'émetteur ou du récepteur ...

Et puis, peu à peu, les matériels se sont perfectionnés ; les caméras ultrá-sensibles sont apparues, le magnétoscope est devenu d'un usage courant, et surtout, les satellites de télécommunication (russe et américains) qui mettent le monde entier à portée d'une famille en train de déjeuner.

Ce pourrait être d'ailleurs la définition de la télévision d'aujourd'hui : une invitée permanente, assise - ou presque - à la table familiale . En l'introduisant chez lui, le téléspectateur a fait entrer une espèce de boîte de Pandore dont il sort n'importe quoi, n'importe quand . Il peut tout aussi bien faire la sieste en face de Brigitte Bardot, se raser pendant une réception à Buckingham Palace, ou simplement assis dans son fauteuil, se laisser envahir par ce qu'il voit . Et c'est le plus inquiétant : cette lente digestion, cette capitulation devant le morage mobile , la vision qui brouille la réflexion, et cet étonnant cocktail qui livre, avec la même densité, la même impartialité, la même qualité de l'image et du son, les évocations publicitaires, les palabres et les documents, le profane et le sacré, le sérieux et l'inepte : tout a la même force . Seule peut-être une lassitude, due surtout à une réaction physique de fatigue optique, pousse le spectateur à éteindre le bouton .

Avec le viol permanent de l'intimité des individus, la télévision est l'instrument majeur le plus sûr, en tous cas le plus efficace, de l'invasion de l'image .

Et c'est certainement sur ce dernier point qu'apparaît le paradoxe de la télévision; ce n'est pas un hasard si la télévision introduite dans les familles de France ou d'ailleurs, est devenu l'instrument privilégié de communication, le véhicule idéal de "média" . Et ce n'est pas une contradiction . La télévision peut être considérée comme un instrument de démystification, dans la mesure où elle fait vivre l'instant, fait assister à l'événement, réduit à une image banale ce qui, autrefois, conservait un caractère exceptionnel .

Car nous sommes à une époque où l'image revêt de plus en plus d'importance, où rien ne peut se dire sans faire appel à l'image . "La caméra-stylo" de Louis Malle en est la concrétisation, et comme le rappelait Chris Marker, "désormais l'on enverra plus de lettres, mais des films . Car il est plus simple à un Chinois de filmer une maison que de la décrire en sept ou huit pages à un Occidental " . Car l'image est universelle .

C'est pourquoi, si la télévision fait partie du domaine domestique, elle est le moyen le plus sûr de rapprocher les individus, de participer à leur existence même si ces derniers se trouvent sur la Lune . C'est pour cette raison que son champ d'investigation encore inexploité est un domaine rêvé pour un journaliste ...

PANORAMA

DUN

MAGAZINE

Je résolus donc d'étudier, sur place, le fonctionnement d'un grand magazine de télévision . Et puis voilà que le 1er Novembre 1969, Olivier Todd, appelé par Pierre Desgraupes, prenait la responsabilité de Panorama . De suite, l'on voyait apparaître sur le petit écran des hommes tels que Roger Garaudy, Jean-Paul Sartre, Louis Vallon, etc ... Et déjà, à l'Assemblée, on assistait à une contestation ... de Panorama, certains députés de la majorité considérant ce magazine trop "à gauche"

Mon choix était fait . J'allais voir Olivier Todd, et c'est avec une extrême gentillesse qu'il me permit de suivre durant quinze jours son émission .

"J'ai quarante ans , je suis français (ma mère est anglaise et mon père "inconnu") . Après avoir étudié à Cambridge, je me retrouvai professeur d'anglais ; mais la monotonie des cours m'obligea à regarder du côté du journalisme ; je rentrai à la B.B.C. , puis au "Nouvel Observateur", enfin à l'O.R.T.F. "

*Comment avez-vous été amené à prendre la responsabilité de Panorama ?

"Lorsque Pierre Desgraupes a fait sa refonte d'Information Première, il choisit De Virieux du "Monde", François Gault de "l'Express", etc ... Il s'aperçut alors que Panorama cherchait un responsable, et résolut de mettre quelqu'un d'un peu plus "à gauche" à sa tête . C'était moi : De suite, je lui ai demandé trois choses: travailler directement sous les ordres de Desgraupes et Joseph Pasteur, avoir des responsabilités, enfin, continuer à faire des reportages . Les deux premiers points ont été satisfaits, quant au troisième, je n'ai matériellement pas le temps de le réaliser . À cet effet, je me suis entouré de deux collaboratrices, Lyse Bloch et Marie-Françoise Mascaro, et grâce à elles, j'espère bientôt pouvoir partir en reportage .

*Comment concevez-vous vos émissions ?

D'abord, Panorama doit rendre compte de l'actualité d'une semaine . Elle doit éclairer l'événement, et l'expliquer . Pour cela, je dois lire le plus possible, pour trouver des sujets; téléphoner ou voir des gens qui en proposent; acheter des documents, visionner, critiquer, remonter, lire les scripts, les commentaires, etc... C'est un boulot de forçat .

Alors, en ce qui concerne l'émission elle-même, on s'aperçoit qu'il existe deux types d'actualité, pourrait-on dire : celle de la semaine, et une autre que j'appellerais intemporelle . Aussi, tout au long de l'année, j'ai toujours en boîte un certain nombre de sujets intemporels qui peuvent

jouer le rôle de divertissements, ou en tous cas, reposer le spectateur . Mais il arrive souvent que ce genre de sujet soit perçu par les téléspectateurs et la critique comme la séquence principale de Panorama . Alors j'évite de les utiliser le plus souvent .

De toutes façons, je n'ai pas l'intention de figer mon émission avec quatre reportages chaque semaine . Non, il se peut qu'il y ait trois thèmes et un débat... mais là, vraiment, c'est encore l'actualité qui m'impose le choix .

*Par rapport au Panorama de Claude Désiré, comment le différenciez-vous du vôtre ?

C'est très difficile de juger ses prédécesseurs, aussi, je vais vous dire uniquement comment je juge mon émission .

D'abord, on n'a pas essayé de trouver UN style ou UN ton d'émission; ce que nous avons voulu c'est lancer la machine . Une fois partie, on pouvait alors commencer à s'imposer et trouver " la facture Panorama " .

Mais déjà, il commence à se manifester une certaine liberté de ton : je peux dire maintenant vraiment ce que je veux . Je peux parler de la France - et mon prédécesseur ne le faisait pas souvent à cause de la censure - des communistes, des gauchistes (ainsi le congrès de l'UNEF) enfin de tout ce qui est intéressant . Et cela, c'est énorme !

La deuxième chose très importante pour moi est la venue des réalisateurs dans les émissions d'actualité . Un reportage, grâce à eux n'est plus une interview rattachée à quelques images d'extérieur, le tout encadré par des documents filmés, non ! Il se forme, comment dire... une "pâte" dans les films qui gagne en homogénéité et en qualité d'images . Inutile de préciser l'importance de cela : qu'est-ce qu'une télévision qui présente des images techniquement mauvaises ?...

Enfin, nous considérons le public à sa juste valeur, c'est-à-dire que nous pensons qu'il est intelligent : je préfère

surestimer les téléspectateurs que les sousestimer . A partir de cette hypothèse, donc, nous travaillons . C'est pourquoi entre pratiquer une télévision tranquillisante , méprisante et une télévision critique, nous n'hésitons pas . Cette dernière doit pouvoir être comprise de tous, du professeur de l'université au paysan du Plateau de Millevache .

*Que pensez-vous des journalistes qui ont fait grève en mai 1968 ? Qui employez-vous ?

Si j'avais été à l'O.R.T.F. en 1968, j'aurais fait grève . C'est pourquoi, pour ma part, je fait travailler tout le monde . Beaucoup de personnes dans la maison agissent selon les positions qu'ont prises les journalistes durant le mois de mai 1968 . Je ne suis pas d'accord ! Tout le monde a le droit de faire ou de ne pas faire grève, et tous ont le droit de gagner leur croûte . Ce qui compte, ce sont les qualités professionnelles des intéressés . Rien d'autre . Un journaliste, plus qu'un autre, est forcé d'avoir des opinions politiques; mais cela le regarde .

En ce qui concerne Panorama, nous n'avons pas de journalistes permanents, mais uniquement des pigistes . Pour des questions financières, essentiellement . Bien sûr, l'idéal serait d'avoir une dizaine d'équipes (journalistes, réalisateurs, caméramen, preneur de sons, monteurs) qui ne travailleraient que pour Panorama . Mais pour l'instant, ce n'est pas possible . Alors, je m'adresse non seulement à des journalistes de l'O.R.T.F. mais également à des confrères de la presse écrite, de toutes les tendances, de l'Aurore à L'Humanité, et quelques fois aussi à des journalistes étrangers .

Cela dit, il reste dommage, qu'après mai 1968, on ait supprimé des émissions telles que "Zoom", "16 millions de jeunes", "CaméraIII" ... Mais il est en même temps extrêmement surprenant qu'il n'y ait pas plus d'incidents à l'O.R.T.F. Reconnaissons tout de même qu'il y a un effort de libéralisation :

on peut voir maintenant des syndicalistes exposant leurs thèses aussi souvent que les membres du gouvernement . Mais cela ne veut pas dire que la télévision gagne en qualité : que ce soit un ministre ou un membre de l'opposition, ils peuvent être tous deux aussi ennuyeux ...

*Vous avez introduit dans Panorama l'entretien avec une personnalité en vue, et le débat . A quoi cela correspond-il dans votre émission ?

En fait en invitant Sartre, Garaudy ou quelques autres, j'avais le sentiment que quelque chose se passait autour d'eux, dans la presse, à la radio; partout et que finalement, on ne leur donnait presque jamais la parole . On parlait beaucoup d'eux mais les intéressés intervenaient peu ou prou . Alors, j'ai voulu réparer cela et leur ai donné l'occasion d'exposer leurs idées, leurs craintes, leurs espoirs... Et maintenant, on me reproche cette formule, sous prétexte que Panorama créerait l'événement; il est évident que la tentation de créer l'événement est très grande pour un journaliste . Mais son travail est quand même, d'interviewer et d'avoir des déclarations inédites .

Et cela m'amène à l'interview proprement dite . A la télévision, jusqu'à présent, on ne pouvait pas éviter le style "interview officielle" . Les anglais et les américains, eux, provoquent et embarrassent leurs interlocuteurs . C'est ce qu'il faut, attaquer et mettre en difficulté l'intervié . Il faut éviter à la fois le "bénéni-oui-oui" et la mise en difficulté imbécile; on doit trouver un juste milieu, et ce n'est pas toujours facile . Hélas, entre en ligne de compte une chose assez ignoble : essayer de conserver de bonnes relations avec l'interviewé

Ou bien il se vengera; et c'est particulier à la France . Quand j'ai invité le représentant de l'Ambassade du Nigéria, après la reddition du Biafra, il m'avait promis, avant l'émission, que nous pourrions envoyer une équipe au Nigéria . Après l'émission, furieux, il nous refusa les visas nécessaires . Il

avait peur des journalistes, surtout après l'interview que je venais de réaliser avec lui . C'est scandaleux !

*Pouvez-vous situer Panorama par rapport à Information Première ?

Pierre Desgraupes est Directeur de l'information sur la 1ère chaîne et Joseph Pasteur, rédacteur en chef d'Information Première . Ces deux-là forment le sommet de la pyramide, et un rang au-dessous, il existe un certain nombre de chefs de service et de responsables, dont moi : je suis rédacteur en chef adjoint, chargé de Panorama . C'est-à-dire que je décide tout seul ce que je dois mettre dans mon émission, mais il est bien évident que Desgraupes et Pasteur ont un droit de regard sur elle - disons tout de suite qu'ils me laissent une très grande liberté .

Mais ils ont deux moyens de contrôle . Le premier, c'est la réunion de tous les chefs de service, au début de la semaine, où je fais part de mes intentions en ce qui concerne l'émission à venir . Là on discute, on fait des suggestions, mais lorsque il y a un problème très important, j'en réfère toujours à Desgraupes .

Le deuxième moyen de contrôle est financier . En effet comme Panorama n'a pas de budget propre, et donc doit puiser dans les caisses d'Information Première, pour envoyer une équipe quelque part, il faut deux signatures : la mienne et celle de Desgraupes ou Pasteur - songez que mon prédécesseur devait en obtenir 10 ou 12 !

Alors disons que Desgraupes ne m'a jamais interdit un seul sujet . Nous avons eu de petits différends, mais c'est normal; lorsque l'on travaille en équipe, il faut s'attendre à de petits accrochages; s'il n'y en a pas c'est mauvais signe .

Par exemple, l'autre jour, une ou deux minutes avant l'émission, Desgraupes vient me voir dans le studio, me jette un regard furtif et dit : "La séquence sur la mensualisation est très mauvaise ". Sur ce, il s'en va, me laissant ébahi, dans une colère que j'avais peine à réprimer . Mais le top générique était donné et j'offrais le visage le plus détendu possible aux téléspectateurs... Après l'émission, je ne pensais même plus à cet incident.

* Si on voulait être méchant, on dirait de vous : "Il est journaliste de "gauche", et il craque beaucoup d'argent".

(Rires) Bon, voyons alors si vous le voulez, la première appellation "non contrôlée".

Il est une chose assez répandue en France : il suffit que l'on connaisse des gens à opinion très marquée pour que l'on dise : " Untel est communiste, arriviste, royaliste ou raciste : il connaît très bien untel " .

Peut-être tout cela vient-il d'un usage un peu trop grand du dicton : "Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es ." Or ce vieil adage n'est précisément pas de rigueur dans notre métier de journaliste . On doit voir le plus de gens possible, confronter des opinions, bref observer, se renseigner, sans juger . Mais voilà, les Français aiment bien mettre des étiquettes sur le dos de leurs concitoyens ils ont ainsi l'impression de savoir où ils vont .

Alors il se trouve que j'ai travaillé pendant cinq ans au "Nouvel Observateur", qui est un journal de gauche : j'ai donc été taxé de gauchiste . Notez que je ne récus pas cela ; seulement, je ne suis pas un homme de gauche très orthodoxe . Au cours de mes reportages, j'ai bien entendu défendu la cause des Vietnamiens du Nord, mais aussi celle des Biafrais . Et cela, ce n'est pas tellement bien vu par la gauche française . Je me souviens que la BIC m'avait envoyé au Biafra pour tourner un film sur cette guerre atroce .

A mon retour d'Afrique, j'avais été invité à la Fac' de Censier pour le projeter . Je suis ressorti de là sous les huées des étudiants ... De toutes façons qu'est ce que représente la gauche française ? Une sorte de bouillon de culture, où tout le monde essaie d'abattre l'autre pour devenir l'interlocuteur privilégié du gouvernement . Vous comprendrez, dans ces conditions, ma non-orthodoxie à la gauche .

* Bon, mais vous gagnez beaucoup d'argent . Et l'on dit qu'il faut souvent choisir entre l'argent et ses opinions .

Mettons les choses au point, tout de suite si vous le voulez : je gagne ma vie confortablement . Je sais que notre époque est considérée à juste titre, comme la civilisation du dollar . Mais pour moi l'emprise de l'argent s'arrête à la porte de mon bureau . Dès l'instant où je pénètre dans ma salle de rédaction, plus rien ne compte en dehors de mon devoir d'informateur .

André Breton disait qu'on mesurait l'indépendance d'un écrivain au nombre de ses voitures, à l'absence de voiture . Je ne crois pas beaucoup à cela . On a tendance à admettre un peu trop facilement la puissance de l'argent . C'est vrai qu'elle existe . Mais on peut s'en libérer . Du moins à un certain degré .

* Et la censure ?

Jusqu'à présent, je n'ai absolument rien reçu de la part du Président Pompidou ou du Conseil d'Administration de l'O.R.T.F. Cela viendra peut-être ... Quoi qu'il en soit, je dois avouer qu'au départ, j'ai fait exprès de faire passer Sartre, Vallon, Garaudy pour bien montrer à tous que nous étions vraiment

indépendants .

Après nous avons continuer sur notre lancée, mais sans pour autant mettre de côté l'U.D.R. . Jacques Duhamel, Olivier Stirn, le benjamin du bureau politique de l'U.D.R. ne sont pas spécialement des hommes d'opposition . Non, l'honnêteté-je ne crois pas à l'objectivité, et l'équilibre sont des notions qu'il faut appliquer à Information Première, et donc à Panorama . Comment cela se fait-il ? D'une émission à l'autre, l'équilibre se crée : nous avons une séquence sur Servan-Schreiber dans une émission, et dans l'autre une interview d'Olivier Guichard . Mais je ne nie pas la volonté de donner la parole aux membres de l'opposition dans un souci d'équilibre - encore lui - aux interventions hebdomadaires de Monsieur Léo Hamon ou de Monsieur Chaban-Delmas .

Mais entre nous, ce n'est pas le fait de l'U.D.R. de contrôler la télévision . Sous les gouvernements précédents, et même sous celui de Monsieur Guy Mollet, la censure existait . C'est une sorte d'habitude française .

* Et si un jour on vous refusait le passage sur l'antenne d'une émission ?

Aucun problème, je quitterai l'O.R.T.F. ...

P R E P A R A T I O N

D' U N E

E M I S S I O N

Lundi 5 janvier :

15 , rue Cognacq-Jay . 6ème étage . Au bout d'un couloir , une porte sur laquelle sont inscrits les noms de Lyse Bloch et Olivier Todd . Mon premier contact avec l'équipe de "Panorama" est charmant et souriant : une secrétaire qui me donne un magazine , le temps d'attendre le responsable de l'émission .

Le bureau est classique : 5 tables de travail, 5 téléphones, 2 rouges pour l'intérieur et 3 verts pour l'extérieur; moquette, et un grand tableau noir où sont sensés être inscrits les noms des journalistes et leurs équipes en cours de tournage . En fait , le tableau est trop petit pour y inscrire tout le monde . Enfin Olivier Todd arrive .

Physique de play-boy et un regard clair , direct . En France, il était surtout connu pour ses reportages qu'il faisait au "Nouvel Observateur" . "En fait me dit-il , je n'aurai jamais accepté ce poste que Desgraupes m'a proposé si je n'avais pas fait huit ans de télévision en tant que reporter à la B.B.C."

A 10 heures 30 , après quinze jours d'arrêt dus aux fêtes de Noël et du Nouvel An , l'équipe de "Panorama" se retrouve pour faire le point : la script Renée Bernard , la secrétaire Sonia Phitoussi, et les deux collaboratrices de Todd, Lyse Bloch et Marie-Françoise Mascaro .

Entouré de femmes, Olivier Todd préside cette réunion, la première de 1970 (plusieurs sujets y sont abordés, tels le sommaire de la prochaine émission, équipes en circulation, films en cours de montage ...) .

Une femme est la coordinatrice de l'ensemble : Lyse Bloch (I) . Son travail est d'apprécier les sujets proposés, contacter les personnes qui vont participer à l'émission, relever les détails qui échappent à Olivier Todd .

L'après-midi, visionnage d'un reportage sur Hicoud . Dans une petite salle de projection, trois à quatre privilégiés assistent à la présentation du film . Généralement le journaliste ayant réalisé le reportage est présent . Ce jour là, il était aux sports d'hiver . Cas rarissime, me dit-on, mais très ennuyeux pour Todd car le film ne pouvait passer tel quel, il fallait le remonter . Le film passe deux ou trois fois, et selon des critères proprement journalistiques (sujet bien cerné, interviews intéressantes...), on décide s'il sera programmé ou non . C'est ainsi qu'un reportage sur la Tunisie était en boîte depuis trois ou quatre semaines , attendant un petit coup de fouet de l'actualité pour qu'on le sorte; or ce jour là, le bruit

(I) Signalons que Marie-Françoise Mascaro est venue se joindre à elle quelques semaines après .

courait que le Président Bourguiba était au plus mal à l'HOPITAL AMERICAIN de Neuilly . Le rapprochement est aisé pour que l'on cont-acte aussitôt le journaliste qui avait tourné ce sujet, lui demandant de glaner quelques informations sur la maladie du Chef de l'Etat Tunisien . L'actualité était ainsi couverte quoi qu'il arrivât .

Le reste de la journée se passe dans le bureau de Todd où, au milieu de visites, coups de téléphones, l'émission se fait peu à peu. "Lorsque l'on arrive dans les locaux de la télévision française ou étrangère , on se demande toujours comment il est possible de travailler et préparer une émission dans un tel climat . Et pourtant l'on y réussit !"

P.S. François Gerbaud, ancien journaliste de l'O.R.T.F. continue à recevoir du courrier alors qu'il a quitté la télévision depuis trois ans pour exercer le "délicieux" métier de Député de la Nièvre . Comme quoi le journalisme mène à tout ! ...

Mardi 6 janvier :

Il faut dire que personne n'arrive avant dix heures du matin . Je fais donc comme tout le monde . Ce matin , Todd ne voulait pas qu'on le dérange jusqu'à onze heures, afin de travailler les questions de l'interview qu'il devait avoir l'après-midi avec

Monsieur Edgar Faure, à propos de son livre "L'âme du combat" . Il s'enferme donc dans son bureau et n'est là pour personne . Au passage, je remarque qu'il porte une chemise bleu ciel, couleur de rigueur pour la télévision noir et blanc . A onze heures, il sort de son "antre", car une "conférence au sommet" a lieu entre tous les chefs de service de l'Information Première, sous la "présidence" de Monsieur Pierre Desgraupes .

Vers 15 heures, l'ancien Ministre de l'éducation Nationale arrive dans le bureau de Todd . Ils s'enferment donc tous deux durant vingt minutes pour préparer l'interview et descendent ensuite sur le plateau de tournage . En vingt minutes, l'émission est en "boîte" . Mais auparavant, il avait fallu les maquiller, et le crâne dégarni de Monsieur Edgar Faure n'avait pas échappé à l'opération . Le réalisateur avait eu maille à partir avec les lunettes de l'interviewé qui envoyaient des reflets gênants sur la caméra .

Le travail en régie du réalisateur consiste à placer la ou les caméras sous le meilleur angle (face aux deux personnes en question) , à régler leurs mouvements et enfin à choisir l'image qui va être enregistrée directement sur magnétoscope (image et son en même temps) . Durant toute la durée de l'enregistrement une assistante présentait à Olivier Todd un panneau annonçant le temps écoulé .

Le soir, présentation de l'ours du "Monde" . Un "ours", c'est une ~~se~~ sorte de pré-montage du reportage . Pourquoi "ours" ? Ce terme vient de l'anglais "bare" qui veut dire ours, bien sûr, mais aussi vide, nu . Employé par les télévisions de langue anglaise, ce terme recouvrait la notion de nudité d'un reportage sans commentaire ni musique . En somme, il était vide de tout contenu auditif . En traduisant "bare" en français, on a gardé son sens le plus courant, celui d'ours . Et Monsieur Etienne de pester !

A ce propos pour clarifier les termes et les idées, voilà comment se décompose en règle plus ou moins générale :

- I) Le tournage qui dure selon les sujets de quelques jours à un mois ou plus .
- 2) Projection des "rushes", c'est-à-dire de tout ce que l'on a tourné mis bout à bout; cela dure environ trois heures .
- 3) L'ours ou pré-montage; environ 45 minutes .
- 4) Le reportage sans commentaire ni musique mais étant déjà cohérent avec les interviews; 20 minutes .
- 5) L'enregistrement du commentaire du journaliste sur des plages très précises (entre deux interviews sur des images adéquates par exemple) . A cet effet, au-dessus du film est projeté

une bande chiffrée qui avance au fur et à mesure que le film se déroule : le repérage des "morceaux" où le commentaire doit s'encastrer est ainsi très aisé .

6) L'enregistrement de la musique qu'un illustrateur sonore choisit .

7) Le mixage qui a pour but de ne pas voiler la voix du journaliste par la musique, par exemple, et en général pour obtenir une certaine égalité de sons (aigus, graves, forts, faibles) tout au long du reportage .

8) Enfin le passage à l'antenne .

Mercredi 7 janvier :

La journée est à peine entamée, que déjà , Claude Glaymann, journaliste à "Combat", enregistre son commentaire sur les "Frontaliers du mark" .

Peu après, je rencontre Jacques Abouchar discutant avec un réalisateur sur les difficultés croissantes rencontrées par un journaliste français en Israël pour obtenir des informations. " Il faut maintenant près de quinze jours pour réaliser un reportage

qui en nécessitait sept auparavant " . Le spécialiste du Moyen-Orient à l'O.R.T.F. se préparait à partir en Lybie pour Panorama ; mais un problème se posait : un visa israélien était apposé sur le passeport du caméraman prévu . Un autre fut donc choisi .

Le réalisateur avec qui Abouchar s'entretient préparait, lui, une émission sur les communistes, centrée autour des trois "dauphins" de Waldeck-Rochet : Georges Marchais , Jean Leroy et Paul Laurent . Le P.C. avait posé une condition à ce reportage : Roger Garaudy ne devait pas paraître dans l'émission ...

L'après-midi, Lyse Bloch me demande de venir voir le montage magnétoscope de l'interview d'Edgar Faure . Le magnétoscope a cette particularité : il n'existe qu'une seule bande magnétique pour l'image et le son . Avantage : l'enregistrement d'une émission peut se faire directement avec trois ou quatre caméras, et sans temps mort . Inconvénient : l'image est inexistante sur la bande, d'où une certaine difficulté pour le montage . A cet effet, la table de montage magnétoscope comporte une sorte de microscope permettant de repérer le point magnétique existant entre deux images . Cela, pour ne pas courir le risque de couper la bande au milieu d'une image .

De la salle de montage, nous passons à la salle de visionnage . Et là, une chose assez extraordinaire nous attend : une femme cinéaste voulait absolument montrer à Olivier Todd un témoignage

qu'elle avait recueilli . C'était le récit d'une jeune vietnamienne sur le massacre de son village par les troupes américaines. Témoignage atroce d'une guerre atroce : elle reconnut un petit bras comme étant celui de sa soeur grâce à la toïïe du vêtement qui le recouvrait .

La femme cinéaste : "J'ai hésité avant de vous le montrer car je sais que vous ne pouvez pas passer tout ce que vous voulez à la télévision " .

Olivier Todd : "Madame, j'ai toujours passé tout ce que j'ai voulu à télévision . Si un jour on me refusait un reportage, je quitterai l'O.R.T.F. " .

Jeuûi 8 Janvier :

Jour redouté entre tous, celui de l'émission . "On ne sera jamais prêts, mais où est passé ceci, où est passé cela, etc..." la nervosité gagne peu à peu les membres de l'équipe .

Tout de suite, on assiste au mixage de "L'homme du monde", fait par un journaliste américain (l'influence internationale du "Monde") et un réalisateur français . Ce sera sans nul doute le gros sujet de Panorama, ce soir .

L'équipe a tourné durant quinze jours au journal, chez Monsieur Beuve-Méry, à Europe n°1 ...

Todd me confie que le sujet du reportage à l'origine, n'était pas un portrait de Monsieur Beuve-Méry, mais le fonctionnement du "Monde"; en fait ajoute-t-il, Mailland, le réalisateur est tombé amoureux du directeur du "Monde". De toutes manières "son truc est très bon". Au passage, on parle une bouteille de whisky avec le journaliste qui enregistre son commentaire qu'il ne pourra dire son texte sans erreur ni pause (rappelons qu'il est américain) ...

Puis le reportage sur Nicoud fait son apparition après avoir été remonté. Il faut dire qu'Olivier Todd avait eu une discussion très sèche avec l'auteur du film. Il est indéniable que ce que l'on voit aujourd'hui est complètement différent de ce qui nous avait été présenté deux jours plus tôt. L'on voit ce que cela signifie: avec les mêmes images, différemment montées, le sujet est tout autre. Finalement Todd décide qu'il passera après la réunion organisée par Nicoud au Palais des Sports à Paris, au terme de son tour de France. "Je ne veux pas apporter de l'eau au moulin des poujadistes en passant ce reportage juste avant le Palais des Sports. Dans ce dernier cas, je sais que je lui remplirai sa salle" conclut Todd, en conseillant au journaliste de tenter une

interview avec Poujade lui-même sur cet épiphénomène qu'est Nicoud . Le film s'appellera alors "Anatomie du nicoudisme" .

J'aperçois au passage ces dames du "Magazine Féminin " papotant sur cet "ensemble extraordinaire que portait Madame Untel , ou ce délicieux tailleur vu..." , tandis qu'elles étaient sensées suivre le mixage de leur émission .

L'après-midi, Jean Mailland vient dans le bureau de Todd pour préparer le reportage qu'il doit réaliser pour Panorama sur les travailleurs étrangers en France . Le responsable de Panorama lui propose aussitôt de m'emmener avec lui pour suivre le tournage ; les deux intéressés acceptent .

Vers vingt heures, la tension qui a régné toute la journée baisse sensiblement : tout est prêt . Todd continue à se reprocher sa trop grande "gentillesse" avec Faure durant l'interview . "Je n'ai pas été assez agressif" . Cognacq-Jay commence à se vider et la maison revêt cet aspect irréel des salles de rédaction vides .

A vingt et une heures une quinzaine de personnes sont réunies face à autant de récepteurs de télévision . Olivier Todd inaugurerait ce soir une nouvelle formule : la présentation des sujets au début de l'émission .

Ce passage en direct à l'antenne, voulu par Pierre Desgraupes ("Cela donnera un élément humain à l'émission"), donne un trac inimaginable à l'intéressé . Enfin l'émission va commencer . Et , alors que "Les agents très spéciaux" terminent leurs fantaisies "jamesbondesques", des "paré pour le générique", "caméra 2, prêt?", retentissaient sur le plateau . Du "Attention, dans cinq minutes l'antenne" au "Top", le temps a vite passé .

Une heure après, l'émission est terminée et tout le monde se retrouve dans le bureau de Panorama ; les commentaires vont "bon train" . Le portrait de Beuve-Méry soulève les éloges de tous . De son côté Todd réfléchit : "Ce numéro était très dense, mais bon dieu l'actualité n'est pas gaie" . Les premiers coups de téléphone d'amis arrivent tandis que le sourire réapparaît sur les visages si tendus tout à l'heure . On allait manger et se coucher en se disant " à demain" .

Vendredi 9 janvier :

Un lendemain d'émission, c'est une nouvelle semaine qui commence . Aussi, inutile de venir au bureau avant onze heures

il n'y a personne . Journée de "décompression" par excellence .

Tout d'abord, l'on consulte les journaux et la critique des critiques résonne dans la maison . A ce propos, il est fort dommage que des critiques de télévision s'attachent au fond de tel ou tel reportage , puisque par là même, ils se font juges de leurs confrères . Au passage, j'apprends que Monsieur Léon Treich a surtout aimé la séquence sur Madame Soleil . Et il n'est pas le seul : le téléphone n'en finit pas de sonner, les correspondants anonymes désirent connaître l'adresse de ladite astrologue . C'est là que l'on mesure l'impact d'une émission : ce qui à l'origine n'était qu'une boutade , est devenu le sujet central de Panorama . Todd sort alors furieux de son bureau et demande que l'on ne communique plus aucun renseignement concernant Madame Soleil : "Nous ne sommes pas une entreprise de publicité" . Et de regretter le passage de cette séquence dans l'émission qui a finalement éclipsé les autres sujets dans l'esprit des téléspectateurs .

Autre mécontentement : la critique de "L'Humanité" a véritablement "descendu" le sujet sur M. Hubert Beuve-Méry . On croit savoir pourquoi : M. Andrieu, rédacteur en chef de l'organe du P.C., avait accordé une interview à propos du "Monde" et il a

été coupé ; non pour des motifs politiques mais purement télévisuels : ses propos n'apportaient rien de bien nouveau . La rencontre de l'orgueil et du journalisme .

Mais on se remet au travail assez rapidement : un représentant de la télévision américaine veut nous montrer deux films sur les civils du Vietnam . Images d'enfants souriant malgré une main ou une jambe perdue au cours d'un bombardement . Olivier Todd décide de les retenir (ainsi que les films de la femme-cinéaste) en prévision des grandes soirées d'actualité du mardi annoncées par Pierre Desgraupes . Ces films auraient en effet leur place dans une éventuelle émission consacrée au Vietnam .

Voilà donc mon stage au bureau de Panorama, rue Cognacq-Jay, terminé . Le lendemain , je pars en reportage avec Jean Failland et déjà le sommaire de la prochaine émission est fixé ...

R E P O R T A G E

D A N S

L E

R E P O R T A G E

Samedi 10 janvier :

Pour raconter tout ce qui s'est passé durant cette journée, j'ai pris le parti de noter les heures et d'être le plus neutre possible dans le récit : les faits cités sont tellement sujets à interprétation ...

A neuf heures donc, toute l'équipe se retrouve Quai de L'Université (lieu de départ de toutes les voitures-reportage de l'O.R.T.F.) . Toute l'équipe, c'est-à-dire un caméraman, un preneur de son, un chauffeur-éclairagiste, le réalisateur et moi . Jean Mailland est nerveux; il nous invite à prendre quelque chose au café du coin . Comme je lui demande où l'on va ce matin, il me répond : "J'attends quelqu'un ." Jusqu'à dix heures et quart, nous ne faisons rien, assis autour d'une table , devant un café ou un ballon de rouge . Notre opération, durant ce temps, nous conte son reportage avec Jean Langy en Italie sur les anarchistes .

Enfin notre homme arrive . Quarante-cinq ans environ, petit, les cheveux longs, avec une caradienne au col de fourrure relevé . Et jusqu'à onze heures, nous attendons toujours. Quoi ? Je n'en sais rien . Toujours est-il que les conversations se font à voix basse entre notre "informateur" et le réalisateur .

Quelque chose se trame, c'est sûr . Le mystère .

II heures : on démarre . Notre homme, appelons-le X, si vous voulez, décide de nous informer de la situation : le C.N.P.F. est en passe d'être occupé par les comités d'action pour protester contre le patronnat qui ne verse pas d'indemnité-logement aux (1%) travailleurs étrangers . Mesure symbolique , nous explique-t-il , qui doit se terminer par l'évacuation des locaux à treize heures si la police n'intervient pas . Il s'est mis d'accord avec des "camarades" pour que nous puissions entrer avec lui avant la fermeture des portes, entre onze heures trente et trente-cinq .

II heures 32 : nous entrons . Du grand balcon du C.N.P.F. des tracts sont jetés, expliquant la situation des travailleurs étrangers en France . Sur les murs, des inscriptions anti-capitalistes. On filme tout ce que l'on découvre ; les gauchistes sont très gentils avec nous et demandent simplement de ne pas filmer leur visage .

II heures 45 : la police arrive . Déploiement de forces extraordinaire. Nous essayons donc de sortir par une éventuelle porte se trouvant de l'autre côté de la maison pour filmer la suite de la manifestation depuis la rue. Hélas, toutes les issues sont bouchées par la police, et ouvrir une porte serait "inviter" les forces de l'ordre

à entrer dans le C.N.P.F. Nous sommes donc pris dans la souri-
-cière , dans le hall de cette maison .

Après, tout va très vite . Une voix crie : "Attention
camarades !" et déjà deux hommes se battent ; l'un d'eux est ce que
l'on appelle un provocateur qui ouvre les portes à la police.
Dix secondes plus tard, une avalanche passe . Armés de matraques
les gendarmes frappent toutes les têtes qui s'offrent à eux .
Nous nous protégeons avec les mains criant vainement "O.R.F.F."
"Télévision !" , mais les coups pleuvent quand même . Un technicien
est touché à la tête tandis que notre est sérieusement malmené .
Enfin, on nous met de côté et voyant la caméra et le magnéto-
-phone, plus aucun doute n'est permis sur notre profession .
12 heures 15 : nous sortons, seuls, tandis que Marguerite Duras,
que la police prenait pour une employée au C.N.P.F. insiste pour
être "embarquée" . Son voeu est exaucé ainsi que celui d'une
centaine d'autres gauchistes parmi lesquels Jean Genêt, Maurice
Clavel et Pierre Vidal-Naquet .

Tout le quartier est quadrillé et notre opérateur
suit toutes les instructions que lui donne le réalisateur ...
ou moi . Assez souvent, le caméraman prenait la liberté de
filmer lui-même sous des angles de vue intéressants . La 1ère
chaîne est là avec une caméra Haute Fréquence qui permet de passer

en direct sur l'antenne pour le journal de 13 heures .

13 heures 30 : nous partons pour la rue Cognacq-Jay donner la pellicule à développer et changer de voiture, notre chauffeur s'étant fait légèrement "sonner" . Là un problème se pose : le J.T. du soir voudrait avoir quelques documents que nous avons pris au C.N.P.F. Pour ne pas déflorer le sujet, Iyse Bloch décide de s'occuper du montage . Au passage, on prend des brassards-presses dont, il faut le noter, l'obtention est très difficile et réglementée . Et l'on repart pour l'Institut Médico-légal où doit se faire la levée des corps des cinq africains morts d'Aubervilliers . On arrive trop tard . Mais le J.T. devait tourner cette scène et donc, voudra bien nous donner un peu de pellicule (ainsi nous serons quittes...)

14 heures 30 : en route pour le cimetière de Thiais où se déroule l'enterrement . Durant le trajet, j'ai l'occasion de m'entretenir avec le réalisateur sur la préparation de l'émission : "Au départ, j'avais cette information lue dans les journaux, concernant la levée des corps et l'enterrement . Je comptais le tourner . Mais depuis trois jours, je savais par un ami que l'occupation des locaux du C.N.P.F. devait avoir lieu . Et la chose intéressante, c'est qu'il m'avait promis de nous faire entrer avant la fermeture des portes . Ce qu'il a fait . A part cela, c'est tout . Car dans les tournages comme celui-ci, on doit toujours être prêt à "sauter"

sur n'importe quel événement pouvant se produire . Si l'on choisit tel ou tel lieu de tournage, il y a de grandes chances pour que tout vous échappe . L'actualité traitée "à chaud" présuppose une constante disponibilité . C'est ce que l'on a tenté de faire pour celui-là.⁸

15 heures : Arrivée au cimetière . Deux mille personnes . Incantations . Arbres nus . Les tombes entourant celles des Africains morts sont piétinées et les pierres tombales servent de piédestal aux petits caméramen .

Nous sommes en train de filmer tout cela quand un jeune homme de vingt ans nous apprend qu'en ce moment a lieu l'occupation, par des gauchistes, du Foyer Africain de la rue Gabriel Péri à Ivry . On fonce car on est disponible .

16 heures : Un énorme cordon policier nous indique que l'on est arrivé à la rue Gabriel Péri . Nos brassards-pressé nous permettent de rentrer et deux jeunes gauchistes se proposent de nous conduire à la plus "belle" chambre du foyer . Vision atroce assortie de l'odeur des urinoirs et des poubelles puisque la chambre se trouve entre les deux .

Là dans une pièce de dix mètres sur cinq, vivent entassés cent cinquante à deux cents personnes des sept cents habitants du Foyer . Deux petites lucarnes donnant sur les toits

sont les seules fenêtres de cet antre de la misère . En quelques instants le contact est établi entre les Africains et nous, par l'intermédiaire d'un jeune gauchiste du groupe Alpha (s'occupant de l'alphabetisation des étrangers) . On nous propose de revenir le lendemain à quatorze heures car toute décision les concernant doit être prise le plus démocratiquement possible après une discussion avec "la base" . En fait nous voulions filmer les locaux et obtenir une interview de l'un des occupants du foyer . Par crainte d'insister et par là-même de heurter les susceptibilités, nous acceptons .

Pendant ce temps, les maoïstes ne voyaient pas notre incursion d'un très bon oeil, et avec l'aide de l'un de leurs camarades noirs, ils essaient de fomenter de la suspicion envers la "télévision, arme du capitalisme" . Une très violente discussion s'ensuit et nous nous retrouvons dans la cour du Foyer . A ce moment-là, les gardes mobiles commencent à descendre de leurs cars et à prendre position . Nous nous retirons prudemment du centre de la cour et nous rangeons sur le côté . Trente secondes après, un cordon de gendarmes, matraque au poing, pénètrent dans la cour . Notre caméraman les suit . Aussitôt, le plus gros des gauchistes s'enfuit vers les dortoirs, tandis que quelques uns se font arrêter .

Les Africains commencent à s'énervier et à réclamer le départ de la police . Ces derniers les regardent et ne bougent pas, alignés face à eux . Cela dure environ une heure : deux mondes qui n'ont pas le même langage . Puis les représentants de l'ordre public s'en vont : ils n'étaient pas montés dans les dortoirs pour faire descendre les gauchistes qui s'y étaient réfugiés . De peur de se heurter aux membres du Foyer et de provoquer un scandale . Nous en faisons autant .

18 heures 30 : Très las, nous arrivons à Cognacq-Jay et consultons les journaux : "Le Monde" était le seul journal ayant toutes les informations concernant l'affaire dont nous nous occupions .

Alors en rentrant par le métro, on a le loisir de réfléchir sur l'événement . Il se produit une chose assez bizarre lorsque l'on "est" dans l'actualité : l'occupation du C.N.P.F. et l'intervention de la police est un fait en soi . Mais lorsque l'on participe à cela, on a plutôt tendance à surestimer la chose ; il nous semble que ce qui arrive est très important . Et puis deux heures après la bataille, on la sousestime, pensant que finalement, tout cela n'était pas grave . Le soir, l'on sait exactement l'importance que l'on doit lui accorder en la replaçant dans son contexte . Etre dans l'actualité implique une attitude psychologique qu'il serait intéressant d'étudier . Mais tel n'est pas mon sujet ...

Dimanche 11 janvier :

A neuf heures et demi, tout le monde se retrouve. Notre chauffeur a peur lui aussi d'être matraqué. Il y a une psychose de la matraque chez les chauffeurs de l'O.R.T.F.

Nous partons pour le cimetière de Thiais afin de filmer les tombes des Africains. Plans intéressants car le cimetière est vide : il ne restait que quelques fleurs et des tombes piétinées pour rappeler les deux mille personnes d'hier. Pluie, vent et désolation. Et nous nous rendons à Ivry.

Au marché, nous rencontrons l'un des responsables de la cellule communiste d'Ivry (le maire de cette banlieue de la région parisienne est communiste ; c'est ce que l'on appelle "la ceinture rouge" de Paris). Il nous présente le maire, alors que ce dernier passait par là, et nous prenons rendez-vous pour le lendemain matin : nous voulions avoir les réactions de la municipalité face à ce problème /

Après le déjeuner, nous nous retrouvons à quatorze heures, rue Gabriel Péri. Hélas, les Africains ne veulent pas se laisser filmer. Une vive discussion s'engage, au cours de laquelle on apprend la raison de ce refus : il y a deux ans, une équipe de la télévision était venue filmer à Aubervilliers et la

police avait confisqué le film : tous les Noirs qui s'y trouvaient furent arrêtés . Finalement un membre du groupe Alpha nous invite à nous rendre au lieu de réunion de ce groupe, qu'il m'est impossible de dévoiler, tandis que lui emmènera quelques Africains qui veulent bien se laisser interviewer .

Chassé-croisé avec la police qui nous file et relève notre numéro de matricule de voiture . Enfin, on arrive à semer nos suiveurs, mais le dit-lieu de réunion est fermé . Nous décidons alors de nous rendre dans un café . Nos interlocuteurs Africains refusent à leur tour de se laisser filmer . Une discussion s'engage et ils promettent de nous donner une réponse le lendemain .

Nous rentrons donc pratiquement bredouille . Peut-être pouvait-on aller tourner ailleurs . Le réalisateur refusa catégoriquement . "Je sens ce sujet, et il faut être persévérant avec eux . Il manque un rien pour qu'ils acceptent de se laisser interviewer ."

A dix huit heures nous étions à Cognac-Jay .

Lundi 12 janvier :

A neuf heures, nous sommes devant la mairie d'Ivry . Le maire nous reçoit très cordialement et l'interview se déroule très bien, dans son bureau .

Nous désirions que le maire vienne avec nous au Foyer de la rue Gabriel Péri, et filmer ainsi les réactions des Africains face à lui . Il refusa gentiment, prétextant d'importantes tâches à terminer . Nous nous attendions à ce refus . Qu'importe, l'après-midi, nous étions encore devant ce Foyer qui ne voulait pas parler.

En arrivant, nous rencontrons les Africains avec qui nous avions pris un verre, hier . Ils nous cherchaient : cela s'annonçait bien . Ce n'était plus nous qui voulions les voir, mais eux qui désiraient nous entretenir de leurs problèmes ."Nous avons compris hier tout ce qu'une émission comme la vôtre pouvait nous apporter . Et notre refus de parler ne se défendait pas en soi . Il va sans dire que nos camarades ne vont pas être très contents lorsqu'ils l'apprendront; mais en fait cela servira notre cause à tous " . Ces paroles, loin de nous remplir de fierté , nous donnèrent un coup de fouet : nous allions enfin pouvoir "attaquer" notre sujet . Car hier, nous nous demandions sérieusement si nous n'allions pas laisser tomber le tournage : comment faire une émission sur les Noirs sans témoignage des intéressés .

A cette interview donc, ils mettaient une seule condition : ne pas les filmer , eux, ou alors de dos ou à contre-jour . Trop heureux de cette nouvelle, nous ne cherchons même pas

à protester . Le preneur de son s'installe donc et le caméraman commence à filmer la chambre, la cour, les "cuisines", et notre homme, de dos . Le réalisateur lui avait donné auparavant quelques instructions concernant les cadrages et mouvements de caméras . Et déjà on s'installait, assis sur un lit, prêt à commencer l'interview . Tout cela se fait sans synchronisation entre le son et l'image puisque l'on ne verrait pas notre ami parler : le caméraman avait donc toute liberté pour filmer sans se soucier s'il ratait un plan .

Et durant plus d'une heure, Semba, c'était son nom, nous parla : de son arrivée en France, puis au foyer; de ses soucis du racisme des Français et de son travail . Sans dramatisation, avec sincérité . Tout cela était poignant . Le réalisateur dira plus tard qu'il avait envie de pleurer durant le témoignage . C'était d'ailleurs, plutôt une discussion autour d'un micro qu'autre chose . Et cela prenait d'autant plus de couleur humaine .

Nous repartons donc après, nous en voiture, et Semba sur le perron nous fait des signes de la main en guise d'au-revoir . Le tournage était donc terminé et il fallait déjà penser au montage .

Mardi 13 janvier :

Après trois jours consécutifs de tournage, c'est le repos . Entendons-nous bien : durant la matinée seulement .

L'après-midi, à quatorze heures trente, nous avons rendez-vous chez Antégor, rue Beethoven . C'est un organisme qui loue ses salles de montage et de projection à la télévision ou au cinéma . Aussi lorsque toutes les salles de montage sont occupées à Cognacq-Jay, on s'adresse à Antégor .

Là, une collaboration étroite s'établit entre le réalisateur et le journaliste, d'une part, et le monteur d'autre part . Nous commençons donc par projeter les rushes et au fur et à mesure que la projection avance, on explique à ce nouveau membre de l'équipe le sujet et selon nous, la façon de le monter .

Le monteur a un rôle essentiel dans le film . C'est lui qui impose un rythme à l'image et assure une continuité au récit . Il peut faire avec les mêmes scènes un film violent ou calme, angoissant ou reposant . Simplement en montant les images d'une façon différente . C'est dire son importance . Et lorsque certaines personnalités de l'opposition refusent d'accorder une interview à la télévision, c'est par crainte de voir leurs propos déformés par le montage . Il est vrai que cette pratique est maintenant très rare .

Il travaille donc devant une table de montage qui est composée d'une visionneuse dans laquelle passe le film et d'un magnétophone pour le son . Il a à sa disposition deux boutons d'arrêt

et de retour en arrière : car les coupes doivent être précises et nettes .

Aussi, le temps de montage peut être plus ou moins long selon l'importance du film . Et travailler la nuit est courant dans la profession . Le nôtre de toutes manières, devra être terminé avant jeudi, date du passage à l'antenne .

Vers seize heures, le réalisateur ayant donné ses vues à notre monteur, s'en va pour Cognacq-Jay . En effet, le C.N.P.F. avait manifesté son désir de recevoir l'équipe de reportage pour faire une déclaration . "Je vais toujours l'enregistrer ; après, suivant ce qu'ils diront, on le passera ou pas . " Rendez-vous avait été pris à dix sept heures . A dix sept heures quinze, on n'avait toujours pas trouvé de voiture- reportage, ni de preneur de son . On téléphone donc au C.N.P.F. et reportons le rendez-vous au lendemain à quatorze heures trente, prétextant des ennuis techniques de dernière minute . Je me vois confier la tâche d'aller réaliser cette interview, le travail de montage étant trop important pour que le réalisateur s'en absente . "Tu viendras me voir demain vers onze heures et pendant que nous déjeunerons ensemble tu me diras ce que tu comptes faire au C.N.P.F. D'accord ? Alors à demain ."

Mercredi 14 janvier :

Je retrouve donc Jean Mailland à Antégor, avec notre monteur ? Ce dernier a compris d'emblée ce qu'il fallait faire : respecter le temps . C'est-à-dire commencer le reportage par la journée du samedi : l'occupation du C.N.P.F. , le cimetière de Thiais et les heurts entre la police et les gauchistes au Foyer d'Ivry . Puis l'interview du maire, suivie des images du Foyer . La lenteur des plans réalisés dans la chambre des Africains servira de toile de fond au témoignage de Sèmba : l'impact image pratiquement inexistant est entièrement reporté sur le son . Car entre les déclarations du jeune Africain et l'image (descriptive), le public écoutera, les exemples étant fournis par la vue . Et c'est cela que nous recherchions .

Après le déjeuner, je retrouve l'équipe à la rue Cognacq-Jay, et nous partons pour le C.N.P.F. , tandis que notre réalisateur travaille au montage (Todd nous avait demandé de présenter un "ours" vers dixsept heures ; il fallait donc faire vite) .

Quatre jours après son occupation par les gauchistes le Conseil National du Patronat Français, a retrouvé son apparente tranquillité . Toutes les inscriptions ont été effacées et plus rien ne prolonge le souvenir de la journée de samedi .

à la porte, l'attaché de presse vient nous recevoir afin de nous conduire chez le vice-président, Monsieur Ceyrac . Devant notre étonnement quant à la propreté des murs, il nous dit que finalement rien n'a été vraiment détérioré : "Je crois que nous avons à faire à de gentils contestataires" .

Sur le chemin qui mène au bureau du vice-président, il tente à maintes reprises de se renseigner sur le contenu de l'émission . Peine perdue, car je me retranche sur de vagues considérations purement techniques auxquelles il ne comprend rien visiblement . Il abandonne donc ses investigations . Notre futur interviewé apparaît donc, scuriant, apparemment ravi d'être l'objet d'un tel déploiement de forces (caméra, magnétophone, journaliste) Aussitôt, je lui fais part du temps d'antenne qu'il aura après le montage, c'est-à-dire 1 minute 35 secondes . En effet, le réalisateur m'avait prévenu de ce fait et prié d'agir en conséquence . Monsieur Ceyrac prend la chose comme une insulte et commence à me dire que de toutes manières, il ne pourra jamais expliquer le point de vue du patronnat français sur la question en si peu de temps . Ce à quoi je réponds qu'il pourra parler tant qu'il voudra, à la seule condition de ne pas s'étonner si ses déclarations sont coupées . C'est un homme intelligent qui comprend parfaitement ce qu'on lui dit : "Vous dites 1'35" ? J'y arriverai ..."

Ce qui fut fait . A la suite des deux questions que je lui avais posées, il résuma la position du patronnat en 1'30" exactement .

On prit congé assez rapidement afin de porter la pellicule à développer à Cognacq-Jay . Nous retrouvons là Jean Mailland et le monteur prêts à présenter l'ours du reportage à Olivier Todd . Nous nous installons donc à la salle de projection : le responsable de Panorama est agréablement surpris par le style du reportage . Mais il le trouve un peu long : de dix sept minutes, il faudra le réduire à douze minutes environ ; une discussion s'engage sur la durée du sujet, mais rien n'y fait, ce sera douze minutes et pas une de plus . Au passage, il s'informe de l'interview du C.N.P.F. et s'en déclare satisfait .

Il est dix neuf heures et le film doit être prêt avant demain soir : nous travaillerons donc la nuit pour supprimer les cinq minutes . A minuit, tout est fini : nous avons raccourci les séquences-manifestations ainsi que le témoignage de Semba . Rendez-vous est pris pour demain matin onze heures à Cognacq-Jay pour le mixage et le visionnage . On prend le dernier verre de la journée et on rentre .

Jedi 15 janvier :

A dix heures a lieu le deuxième visionnage du

reportage sur les Africains d'Ivry . Malheureusement, des problèmes de temps obligent Olivier Todd à nous demander de couper encore deux minutes trente : en effet , depuis deux jours, le Biafra n'est plus et il a bien fallu faire un film de montage retraçant la lutte de cette province contre le Nigéria . En vingt quatre heures, un réalisateur, un journaliste et un monteur ont réussi l'exploit de présenter une évocation du Biafra à partir de documents tournés par la télévision française et d'autres agences étrangères . Le matin de l'émission, le film était prêt : images de misère et de violence inouïes . Où l'on voit un caméraman de la télévision suisse au milieu de l'armée nigérienne continuer à tourner sans se soucier des hommes qui meurent à côté de lui , au cours de l'attaque d'un village biafrais . Todd me pousse le coude et me dit : "Regarde bien cela . Le travail de ce caméraman est ahurissant ."

Nous devons donc consacrer deux minutes trente au Biafra . Après tout, notre sujet serait peut-être meilleur car plus concis . Nous nous mettons aussitôt au travail et à midi , notre "contrat" est respecté . Todd ne demande même pas à le revoir : il a confiance en nous (j'ai oublié de dire qu'entre temps, l'interview que j'avais réalisée au C.N.P.F. avait été insérée dans

le reportage, juste après les manifestations qui s'étaient produites au dit-lieu le samedi 10) .

L'après-midi, l'on pourrait presque dire que la routine du mixage a repris le dessus : nous voguons en terre connue . Très peu de phrases de commentaire, le sujet parlant de lui-même, si ce n'est pour expliquer le pourquoi des manifestations . Et l'heure de l'émission arrive .

Peu avant le début de Panorama, alors qu'Olivier Todd est assis dans le studio attendant le top de l'antenne, Pierre Desgraupes arrive en coup de vent, fort mécontent . Il va trouver Todd et en quelques mots lui signifie sa désapprobation quant au sujet sur l'E.D.F. et le fameux contrat de progrès . La formule du contrat était en effet fort mal expliquée dans le reportage . Et il s'en va laissant Olivier Todd dans une fureur mal réprimée trente secondes avant l'émission : il se trompera deux fois au cours de la présentation des sujets . Le Biafra ouvrira donc le sommaire, suivi de la condition de l'église hollandaise, puis de ce contrat E.D.F et enfin du "Malien d'Ivry" .

Vers vingt deux heures, se retrouvant devant un verre l'on discutait de l'émission quand la secrétaire de Todd nous avoua que dans le sujet de l'E.D.F., alors que des ouvriers interrogés sur cette question étaient sensés être des travailleurs de cette grande entreprise publique, ces dits ouvriers appartenäient en fait à Renault

Le responsable de Panorama entra dans une colère folle et décida que le journaliste qui avait fait ce reportage ne travaillerait plus dans son émission . Et puis on se sépara .

Peut-être est-ce dans la soirée que je réfléchis sur le problème du reportage télévisé, sur cette véritable "cuisine" que constitue la production d'un film . Car l'opposition est totale entre le reportage écrit , qui est discursif et chronologique, et le reportage télévisé qui est démonstratif et intemporel . En effet, dans ce dernier, chaque séquence peut être découpée en une multitude de propositions, chacune d'entre elles apportant un exemple clair et précis à la séquence qui l'a précédée . Ainsi le monteur, et le réalisateur jonglent avec le temps, avec le mot, pour faire varier la durée . Et peut-être, est-ce là que nous trouvons un exemple vivant de la théorie de Bergson : la durée d'un reportage ne se compte pas en minutes, mais en degrés d'intérêt, et toute unité de temps est abolie . C'est dire la puissance, j'allais dire l'impact, de l'image sur le spectateur, et les innombrables possibilités qu'elle offre à ses utilisateurs . C'est dire aussi son danger ...

Tout au long de ce " reportage dans le reportage ", un certain nombre de problèmes se sont posés au réalisateur et au journaliste . Il fallait en sélectionner quelques uns . Mon attention s'est donc portée sur des aspects du reportage télévisé qui lui sont propres : le son et l'image seront les deux centres d'intérêt autour desquels tourneront les questions qui vont se trouver exposées ci-après . Bien sûr, il en existe d'autres, mais le temps et la spécificité du sujet m'ont obligé à raccourcir la dernière partie .

DE

L' HOMME

A LA

TECHNIQUE

L'INTERVIEW TELEVISUELLE

Dans les milieux de télévision, une critique particulièrement cinglante est faite sur certains reportages qui sont un peu trop "auditifs" ; elle se résume en trois mots : "C'est la radio " .

Le reportage idéal serait celui où l'image expliquerait tout, où le commentaire, où l'interview ne trouveraient pas leur place . Il est bien évident que ce but est extrêmement difficile à atteindre, et d'abord à cause du manque d'éducation à l'image (cf. la première partie). Considérons donc la télévision telle qu'elle est faite et reçue actuellement, et disons qu'une interview du Pte LONG HOL, par exemple, expliquent la situation au Cambodge, le rôle politique de chaque ethnie et l'intervention américaine, est nécessaire à la bonne compréhension d'un reportage sur l'Indochine .

Ce point précisé, voyons donc les différents aspects de l'interview télévisuelle, et d'abord la différence qui existe entre la presse écrite et la télévision à ce sujet . Lorsqu'un journaliste de presse écrite rend visite à un acteur ou à Monsieur Tout le monde pour l'interviewer, il arrive avec un stylo et un petit carnet. Durant toute la conversation - car c'en est une - il prendra des notes ou écoutera son interlocuteur . A aucun moment le journaliste ne dira : "Attention l'interview commence ! " , mais engagera plutôt la conversation sur la pluie ou le beau temps pour retomber, après une habile pirouette sur le sujet pour lequel il est venu le voir . Pour sa part, l'interlocuteur va discuter librement sachant que ses propos vont être rapportés mais pas in extenso : il a en face de lui un homme, seul, qui pense comme n'importe qui, parle, regarde avec des yeux d'homme . Rien n'indique à l'interviewé que la phrase qu'il vient de prononcer sera ou non retournée, divulguée, il sait

seulement que la phrase peut l'être .

En fait ce genre d'interview peut être considérée comme la préparation de l'interview radiophonique ou télévisuelle . Le journaliste repartira avec ses notes, et se sera fait une opinion sur l'homme, ce qu'il pense, le décor qui l'entoure et fera son article à partir de ces données .

L'interview radiophonique est une seconde étape vers l'interview télévisuelle . Les paroles de l'interviewé sont toutes entendues publiquement ; mais le geste ne l'est pas . Imaginons par exemple, un journaliste posant une question embarrassante à une personnalité ; celle-ci peut fort bien faire un signe de la main indiquant clairement qu'elle ne veut en rien se soumettre à cette interrogation, pendant que le journaliste formule sa question ; ce dernier aura alors la possibilité de diverger sensiblement et, par une digression, poser une autre question . Le ton sera le même et personne ne s'apercevra de rien .

Quant au journaliste, il s'adressera à deux interlocuteurs : la personne interviewée et les auditeurs . Car tout s'adresse à ces derniers, bien qu'ils n'interviennent jamais dans l'émission - encore faut-il préciser que le mode d'appel téléphonique d'auditeurs désirant poser une question se généralise de plus en plus : une façon comme une autre de "démocratie avancée" que celle du boulanger-pâtissier discutant librement avec le Premier Ministre .

A la télévision, l'image est là, inéplacable, et avec elle tout change . L'interviewé se sent observé, traqué par quelque chose d'inhumain qui relèvera chacune de ses fautes, qui enregistrera tous ses propos, sincères ou hypocrites : la caméra . L'individu va être complètement vu durant deux ou trois minutes . Alors il se mettra de la laque sur les cheveux pour rester bien coiffé, mettra son plus beau costume, sa plus belle cravate, et déjà une transformation sensible de sa véritable personnalité se produira, qui affectera jusqu'à sa façon de parler et de se maintenir .

C'est là que la préparation de l'interview télévisuelle est prépondérante : c'est elle qui doit briser ce mur de cristal déformant que l'interviewé a mis entre le journaliste et lui . Le journaliste lui fera un peu oublier ses artifices et même son visage pour qu'il paraisse devant la caméra tel qu'il est dans la vie . L'interviewer essaiera de capter son regard, lui donner l'impression qu'il l'écoute avec attention, comme personne ne l'a déjà fait , le désintéresser de la caméra et de tout ce qui se passe autour de lui, créer un climat de confiance et de bien être dans lequel l'interviewé retrouvera sa voix, ses gestes, c'est-à-dire lui-même .

Vient enfin l'interview proprement dite qui, dans le cas du reportage télévisé sera enregistrée (donc faite en différé) et formera l'élément d'un tout . C'est-à-dire qu'elle ne pourra durer toute l'émission, mais une partie seulement de cette dernière .

Lorsqu'un journaliste part en reportage, son premier travail est de savoir ce qu'il va raconter, d'analyser la situation politique, économique, sociale . Puis il doit trouver des gens qui, à une simple interrogation lui donneront des réponses exemplaires . Ainsi par exemple, lors du reportage sur les Africains morts asphixiés à Aubervilliers, nous devons trouver "le" travailleur étranger qui serait pour le téléspectateur le travailleur étranger-type . Le problème est donc de choisir: c'est un peu le travail du metteur en scène qui décide une distribution ; nous savons qu'il doit y avoir un travailleur étranger , le problème est de trouver le bon . Le "nôtre" s'appelait Semba et alors qu'il nous contait son départ d'Afrique, son arrivée en France, ses longues marches dans Paris pour trouver du travail, une chose assez surprenante se passait : il devenait de plus en plus précisément le travailleur-étranger type pour la plupart des téléspectateurs . C'était en somme un exemple de distribution réussie .

Mais une interview télévisuelle, c'est d'abord et surtout l'image. Il y a ainsi une approche du personnage ; par exemple on peut découvrir la

maison où habite l'interviewé, puis son bureau, puis lui-même. On peut le filmer de différentes manières, mais le gros plan est certainement le plus utilisé: les éléments du visage sont alors très grossis et si les yeux ou les plis de la bouche par exemple sont très expressifs, ils renforcent ce que dit l'interviewé, et ils peuvent montrer son embarras, son refus de répondre, sa fuite, etc... Enfin, on peut utiliser le gros plan d'une manière critique : ainsi un syndicaliste décrivant la misère ouvrière, au milieu de son jardin fleuri avec un amoncellement de victuailles sur sa table, peut appeler un réflexe du réalisateur qui pourra filmer, durant toute l'interview, le poulet, le champagne et les cigares .

Enfin le montage interviendra pour couper ce qui n'est pas intéressant, mais déjà l'on aborde un autre sujet et l'interview est en boîte ...

PARIS ET LA PROVINCE :

L'O.R.T.F. est une grande maison . Cela, on le sait . Plusieurs centres d'émissions à Paris : Cognac-Jay, pour l'information télévisée, les Buttes-Chaumont, pour les dramatiques et les variétés, la Maison de la Radio où sont réalisées toutes les émissions télévisées publiques, mais aussi tous les programmes radiodiffusés . Voilà pour Paris (dans l'ensemble), car il y a également de nombreux Bureaux Régionaux d'Information répartis sur toute la France . Ces derniers ont un programme bien défini, un programme régional bien sûr mais avec de temps à autre une audience nationale . Dans les B.R.I. donc, il faut non seulement "couvrir" la chaîne régionale (radio et télévision), mais également les deux chaînes de télévision et aussi France-Inter . C'est dire le travail que peut avoir en province un journaliste de l'O.R.T.F. . C'est dire aussi l'aberration du système .

Tout au long de l'année, la "province" travaille donc énormément pour Paris . Mais pour les grandes affaires, la suprématie de Paris triomphe : c'est un journaliste parisien qui se déplace pour "couvrir" le reportage . C'est alors que ressurgit la vieille rivalité Paris-Province . Pourquoi envoyer un journaliste à l'étranger ou même en province, alors que, sur place, il y a de très bons journalistes qui ne demandent qu'à travailler ? Cette question, je l'ai posée à Olivier Todd . Sa réponse a été nette et son argumentation particulièrement judicieuse .

"Il se trouve que lorsqu'un "gros coup" éclate, en province ou à l'étranger, le journaliste local a les pieds et les poings liés . Pourquoi ? Il ne peut et ne pourra jamais faire toute la lumière sur une affaire quelconque sans risquer de perdre sa place : des intérêts préfectoraux sont en jeu qui interdisent aux correspondants d'être exposés, si l'affaire se passe à l'étranger, ou pire, de voir ^{leur} sa carrière fortement compromise par les autorités locales, si cela se déroule en province . Alors, on envoie un journaliste de Paris : lui, peut tout dire, tout raconter : il ne risque rien puisqu'il ne travaille pas de façon régulière dans la région . En fait, j'ai bien essayé à deux ou trois reprises de faire travailler la province . Mais à chaque fois, nous nous sommes trouvés devant des problèmes de personnes, de pseudo-chantages ..., enfin des histoires sordides .

"Nous sommes donc obligés de dépêcher quelqu'un de complètement étranger à la région, ce qui n'exclut pas la possibilité d'un travail commun entre les locaux et les Parisiens . Hélas, les premiers cités sont très souvent vexés du choix, et cela se comprend . Il en résulte une hostilité presque agressive à l'égard des journalistes de Paris ."

Hostilité, le mot est lâché . J'ai donc demandé à un journaliste de province de nous raconter comment les choses se passaient . Son témoignage est particulièrement significatif .

"Je tiens tout d'abord à préciser que mon témoignage n'engage que moi, que les faits cités sont vrais . Mais pour des raisons que vous comprendrez aisément (au fil des lignes), j'ai préféré garder l'anonymat . Pour la même raison, j'ai volontairement changé et les noms des personnes

mises en cause, et ceux des protagonistes de l'affaire .

Ces préliminaires terminés, commençons donc .

Quelque part en France, en 197.., un scandale financier éclate . Aussitôt, la machine de l'information se met en marche : deux journalistes du B.R.I. sont dépêchés sur les lieux mêmes de l'affaire, un autre est envoyé à la Préfecture, un autre enfin au Commissariat de Police . Quelques heures plus tard, tout le monde se retrouve à la rédaction . Chacun fait part des renseignements qu'il a pu obtenir . Et très vite, on s'aperçoit que des personnalités locales et nationales sont en cause . Nous ne sommes pas les seuls à avoir pu obtenir ces détails : Paris est au courant du scandale . Deux jours plus tard, un journaliste parisien est là pour "couvrir" l'information . Car durant ces deux jours, un certain nombre de choses s'étaient passés .

Simultanément, trois journalistes avaient été l'objet de pressions plus ou moins directes de la part des personnes qu'ils rencontraient . Au début, ce n'était que : "Laissez tomber cette affaire ...Cela n'est pas intéressant". Et puis, le fameux "Si vous n'arrêtez pas, vous allez avoir de gros ennuis" tombait sur nos têtes . Ces menaces émanaient de personnes que nous qualifierons d'influentes, c'est à dire qu'il fallait les prendre au sérieux . Qu'importe, nous continuons : la bataille est d'autant plus tonifiante qu'elle est difficile . Peu à peu, le jour se fait sur ce scandale : on nage en pleine corruption . Vingt quatre heures après, un coup de téléphone retentit dans le bureau du Rédacteur en Chef "on" prie notre patron de bien vouloir oublier pour un temps cette affaire .

C'est donc avec un extrême embarras qu'à son tour, notre Rédacteur en Chef nous conseille de ne plus nous occuper de cela, de ne révéler finalement que les faits qui seront connus de toute la presse . Bref, au lieu d'être à la pointe de l'information, nous allions être à la traîne . Quelques heures après donc, le "Parisien" arrivait au B.R.I. Il y Bégnaît une certaine atmosphère, dirai-je .

Il faut dire tout d'abord que ce journaliste de l'extérieur trouvait en nous des gens brimés, malheureux même dans l'impossibilité de faire leur métier . Il était donc normal, qu'à priori, nous ayions une certaine antipathie envers celui qui allait pouvoir faire ce qui nous était interdit , une certaine jalousie aussi, je dois l'avouer . Mais tout cela aurait pu passer avec, disons, une certaine habileté, une certaine gentillesse de la part de cet heureux élu . Cela n'a pas été le cas . Cela n'a jamais été le cas .

Pratiquement, il faudrait faire ici une véritable étude des motivations du journaliste parisien . Un peu de psychologie suffira . Le résultat n'est pas brillant, c'est le moins que l'on puisse dire .

L'arrivée, tout d'abord, est triomphale : un historien l'aurait volontiers comparé à celle de Jules César à Rome retour de Gaule . Pour moi, c'était une sorte de matador qui venait avec tous les superlatifs qui peuvent se rapporter au journalisme . Et, je suis extrêmement gentil ... Ce fut ensuite tous les exploits dont il avait été le héros au cours de ses in^hombrables missions , des considérations assez vagues sur la province, sur les dégénérescences des provinciaux, sur la primauté de Paris, bien entendu -et pour

cause . Enfin, après quelques instants passés en sa compagnie, nous n'avions qu'une hâte : que l'affaire se termine au plus vite et qu'il retourne parmi les siens . Car, au bout d'une heure, il a bien fallu qu'il nous demande des renseignements sur le sujet en question .

--Bon, écoutez, je ne suis pas ici pour m'amuser : il faudrait que vous me donniez quelques tuyaux sur le truc en question . Moi, j'serais bien resté à Paris, mais qu'est-ce que vous voulez, quand on vous dit d'aller quelque part parce que les gars du coin n'peuvent rien faire Enfin, vous avez de la chance que ce soit moi qui m'occupe de votre sale histoire ...

Mince consolation . Nous jouons le jeu quand même et lui fournissons la "plupart" des détails en notre possession . L'un d'entre nous est assez aimable pour lui remettre une bande magnétique d'une grande importance : la seule interview existant du principal intéressé de l'affaire . L'heure du Journal Télévisé arrive . "Notre" collaborateur fait un résumé assez succinct de la situation et passe "en exclusivité" un document que j'ai réussi à obtenir aux prix de mille difficultés : l'entretien avec M. X., qui est, vous ne l'ignorez pas, la principale personne mise en cause dans cette affaire . Ecoutez;;;". Cet infâme journaliste avait tout simplement coupé les questions du journaliste provincial et avait mis les siennes à la place . A partir de ce jour-là; nous l'avons ignoré .

Fort heureusement pour nous, l'affaire n'a pas pris de l'extension . Au bout de deux jours, elle était oubliée . la grande actualité avait repris le dessus . Notre Parisien s'en est allé retrouver ses camarades dans une certaine ville, au

~~_____~~

2 (Nord de la Loire, cella par qui le scandale arrive ..."

Voilà ce témoignage à charge contre les journalistes Parisiens . A la décharge de ceux-ci, je dirai que ces lignes ont été tracées quelques jours seulement après le passage de ce confrère : on peut raisonnablement penser que notre témoin n'avait pas encore très bien "digéré" cette attitude . Il faut dire également que tous les reporters de la rue Cognac-Jay ne travaillent pas ainsi . Il n'empêche que ce genre d'histoires n'est pas rare, loin de là .

REALISATEUR ET JOURNALISTE :

Durant quinze jours, j'ai donc été cet observateur privilégié du magazine télévisé . Durant quinze jours, j'ai vu l'extraordinaire moyen d'information qu'était l'audio-visuel, ses possibilités ; j'ai assisté à la "mise en boîte" d'un reportage . Durant quinze jours aussi, un énorme danger s'est présenté à moi : la dualité journaliste-réalisateur . Comment les premiers cités, formés à l'école de la presse écrite, pour la plupart, pourraient-ils concurrencer les seconds hommes d'images par excellence ? Ne va-t-on pas assister peu à peu à une paupérisation de la profession de journaliste, et plus loin, à une disparition pure et simple du journaliste au profit du réalisateur . Ce dernier devenait l'homme à abattre

Ces questions devaient être posées aux trois héros de l'affaire : le responsable de l'émission, un journaliste et un réalisateur . J'ai donc réuni autour d'un micro Olivier Todd, Jacques Mailland et Claude Glayman, et avec eux, j'ai fait l'itinéraire d'un reportage . En fait, il s'agissait d'aborder le plus simplement possible les rapports existant entre les trois hommes .

Et d'abord, la préparation de l'émission . Deux ou trois jours avant de partir en reportage, les trois intéressés se réunissent (du moins, si l'actualité leur en laisse le temps) pour tenter de trouver le biais par lequel ils vont

traiter le sujet .

-Olivier Todd : Effectivement, cela devrait se dérouler entre le responsable de l'émission, le réalisateur et le journaliste . Mais entre les intentions et la réalité, il y a une grande marge . Le plus souvent, cette préparation n'est le fait que de deux hommes : le responsable et le réalisateur .

-Claude Glayman : Oui, mais on peut dire pourquoi les choses se passent ainsi . Le responsable et le réalisateur sont des hommes qui ne font qu'une chose à la fois, si j'ose dire . Pour le réalisateur, par exemple, un reportage constitue de son début à sa fin la seule préoccupation de sa journée . D'autre part, lorsqu'il est appelé à partir, s'il accepte, c'est qu'il n'a rien en train . Ce qui n'est pas le cas du journaliste, loin de là . Figurez-vous que cette profession est si bien rémunérée que celui qui la pratique est obligé de se partager en quatre ou cinq s'il veut terminer le mois sans crever de faim ...

-Olivier Todd : Tout à fait vrai, à quelques rares exceptions près .

-Claude Glayman : ... Ce qui fait que le journaliste n'a pas le temps de préparer l'émission . Autant le dire tout de suite, c'est une faute très grave . Car lorsque l'on se retrouve en reportage en compagnie de l'équipe, bien souvent, il se trouve que les options du journaliste ne rencontrent pas d'écho chez le réalisateur . Il a mis au point avec le responsable de l'émission un certain nombre de choses qui ne concordent pas

forcément avec les désirs du journaliste . De là naissent les problèmes .

-Jacques Mailland : ... Des problèmes qui finissent toujours par se régler . Du moins en général . Chaque fois qu'une difficulté surgissait entre le journaliste et moi, on tombait presque toujours d'accord avant même d'arriver sur place, le voyage tenant lieu de seconde préparation .

-Olivier Todd : C'est d'ailleurs l'un des autres problèmes du reportage . Entre ce que l'on pense faire d'un sujet et ce que l'on ramène, il y a une énorme différence . Heureusement d'ailleurs, sinon à quoi servirait le journaliste . Il est l'homme qui, par ses initiatives et son imagination, peut sauver un reportage raté au départ .

-Claude Gglayman : Soyons juste . Sur le terrain, journaliste et réalisateur travaillent ensemble et aucune initiative n'est prise sans l'accord de l'autre .

Jacques Mailland : Merci . (sourire)

Olivier Todd : Mais au delà de tout cela, il y a un problème de fond très important . Le réalisateur est un bonhomme d'image . Ce qui l'intéresse, ce n'est pas ce que l'interviewé dit, mais la façon dont il le dit . Si vous voulez, pour lui, la forme compte plus que le fond .

-Claude Glayman : On pourrait d'ailleurs dire dans l'absolu que le réalisateur, c'est la forme, et le journaliste, le fond . Inutile de préciser que la réalité n'est pas aussi simple .

-Olivier Todd : J'ai du reste un exemple précis à ce propos . J'étais en Inde, plus exactement sur le Gange, dans une barque, en train d'interviewer un type . Evidemment, c'était une très belle image : un indien parlant des problèmes de son pays, au milieu de l'eau et des yogis se baignant dans les flots purificateurs de ce fleuve . Mais voilà, pendant que l'on ~~parlait~~ parlait, le réalisateur faisait tourner sa caméra autour de nous, sans arrêt . Conséquence : l'interviewé était troublé, et moi, ennuyé . Cela m'empêchait d'avoir le gars pour moi tout seul . Il n'oubliait jamais la caméra et faisait attention à ce qu'il disait .

-Jacques Mailland : C'est tout de même un cas extrême . La plupart du temps, on essaie de renforcer ou bien, au contraire, de détruire la parole par l'image . L'impact est beaucoup plus grand . Mais cela ne se fait jamais au détriment de l'interviewé, du moins pendant le moment où celui-ci est en contact avec le journaliste . Après, peut-être; rarement pendant .

Alors, quelle est la solution ?

-Olivier Todd : Alors, tout de suite, mettons les choses au point : le journaliste ne sera jamais remplacé par le réalisateur . Cela est impossible pour la bonne et simple raison que le journaliste est irremplaçable dans un reportage . Il faut donc chercher la solution ailleurs . Pour ma part, je pense que peu à peu le journaliste sera réalisateur et inversement . J'ai un exemple précis à vous donner . A la

télévision américaine, il y a des émissions que l'on appelle des Specials .Elles sont faites par des gens qui sont à la fois réalisateur et journaliste . Et dans cette émission, il y a un type qui fait tout à la fois : il a inventé lui-même un équipement spécial qui lui permet d'être à la fois preneur de son, caméraman, journaliste et bien sûr réalisateur. Cela a un avantage extrême : il place l'interviewé dans une situation semblable à celle que l'on rencontre dans la presse écrite : il n'est pas entouré par cinq ou six personnes, mais il parle à une seule personne . Il se sent par conséquent beaucoup plus en confiance . Mais c'est un cas extrême .

Pour conclure, on pourrait envisager dans la pratique des études parallèles de journalisme et de réalisation . Si une telle école existait, et je pense qu'elle existera, l'O.R.T.F. y trouverait une pépinière de jeunes talents qui ne demanderaient qu'à travailler dans l'audio-visuel . Ceci n'est pas une utopie . Je pense que lorsque j'en aurais assez du journalisme --ce n'est pas ^{pour} ~~par~~ demain, rassurez-vous--, j'essaierais de monter une telle école . Je suis sûr que cela marchera très bien .

On n'en doute pas monsieur Olivier Todd .

Ces lignes, vous ne deviez pas les lire .
J'avais terminé d'écrire mon mémoire, et le rôle des journalistes et des réalisateurs constituait le dernier des problèmes posé par le reportage télévisé . Mais voilà, "Panorama" tel que je l'ai connu, tel que j'y ai travaillé n'existe plus . Le prochain sera mieux ou pire . Peu importe, la question n'est pas là .

"Panorama" n'existe plus car Olivier Todd a quitté l'O.R.T.F., et à travers l'homme, c'est un style qui s'en va . La "Bataille d'Alger" y était pour quelque chose

Le vendredi 12 juin 1970, alors que le radar-générique achevait de découvrir les lettres de PANORAMA, on ne voyait pas apparaître, comme à son habitude, Olivier Todd pour présenter les sujets de l'émission. Première surprise. Mais peut-être était-il malade, ou bien avait-il eu un empêchement de dernière minute ?... L'émission se déroule donc sans incident, à peine si nous remarquons qu'un extrait de la "Bataille d'Alger", annoncé par les journaux, n'est pas présenté. Mais le sommaire est toujours donné avec réserves, alors ... Vient enfin le générique de fin, et là, plus de doute possible : le nom d'Olivier Todd n'y figure pas.

Le lendemain, dans une déclaration à la presse, Olivier Todd déclare qu'il ne peut plus "journalistiquement et moralement assumer la responsabilité de "Panorama" dans ces conditions. Que s'est-il donc passé ?

Il est bon de rappeler, tout d'abord, dans quelles conditions se plaçait cette séquence sur la "Bataille d'Alger". Ce film, tourné par Gillo PONTECORVO, primé à Venise en 1965, avait toujours été interdit en France. La proximité de la guerre d'Algérie, les tortures que faisaient subir les militaires français aux terroristes du F.L.N., tout cela avait conduit les censeurs français à refuser l'exploitation de ce film sur tout le territoire français. Et voilà que cinq ans après, moyennant quelques coupures, on annonçait la sortie du film. De suite, devant les lettres d'injures, et même les menaces arguant sur le coup porté par le film à l'honneur des troupes françaises, devant les protestations d'anciens combattants et de rapatriés, les directeurs de salles parisiennes décidaient de différer la sortie du film. Notons que tous

les "plaignants" critiquaient le film sans même l'avoir vu ; de son côté, le Centre d'Information Civique, que l'on ne peut taxer de gauchiste, ou même de réformiste, déclarait : "Il nous semble qu'il faut beaucoup de mauvaise foi, de parti pris ou d'aveuglement, après avoir vu le film -ce qui n'est pas le cas de la plupart de ceux qui le condamnent- pour affirmer que celui-ci déshonore la France à travers ses soldats . Allons plus loin : le comportement et les propos prêtés à l'acteur qui incarne le Colonel Bigeard sont de ceux qui honorent un homme ."

Dans ce contexte en ébullition, un journaliste désirait faire le point sur cette affaire qu'on appelait déjà la Bataille de la Bataille d'Alger . Ce journaliste, c'était Olivier Todd . Il voulait présenter un extrait de ce film, avec auparavant la diffusion d'un débat enregistré à Genève avec la participation de M. Yacef Saadi et du Colonel Trinquier . Les deux hommes devaient discuter sur l'ajournement de la présentation du film dans les salles de cinéma .

Dans l'après-midi du vendredi 12, le responsable de "Panorama" reçoit un avis émanant du Conseil d'Administration de l'O.R.T.F. Celui-ci s'inquiétait de la diffusion de ces deux séquences . Olivier Todd présente aussitôt le débat à ce dit-Conseil qui conclut aussitôt, sous la Présidence de M. Pierre Meusse, à son maintien . C'est alors que M. Pierre Desgraupes, prenait l'initiative d'en annuler la diffusion . Par là, le responsable d'Information Première faisait figure de libéral (puisque'il présentait le débat) aux yeux du public : il renforçait ainsi son image de marque . Mais en même temps, il montrait au Conseil qu'il allait au-devant de ses désirs en supprimant l'extrait du film . Il était gagnant sur les deux

tableaux ."(Olivier Todd) . Le responsable de "Panorama" décidait alors de ne plus continuer à assumer la responsabilité de l'émission . La censure avait encore frappé .

Trois jours après, lundi 15, je téléphone à l'intéressé .

Moi :- Bonjour, ça va ?

Todd :- Ca va, comme ça .

Moi :- Au sujet de votre déclaration suivant l'interdiction d'une séquence de la "Bataille d'Alger" à "Panorama", est-ce que vous pensez rester à ...

Todd :- (cinglant) Non, pas question . Je quitte l'O.R.T.F.

Moi :- Si j'ai bien compris, c'est M. Desgraupes lui-même qui a formulé l'interdiction, et non le Conseil d'Administration qui, lui, avait donné le feu vert ?

Todd :- C'est ça . C'est M. Desgraupes qui a "formulé" .

Moi :- Pourquoi ? Information Première avait pourtant diffusé quelques jours plus tôt un extrait du film ...

Todd :- ...

Moi :- Que comptez-vous faire maintenant ?

Todd :- Je ne sais pas .

Moi :- Retourner au Nouvel Observateur ?

Todd :- Je ne peux pas vous dire, je ne sais pas ..

Moi :- Puis-je vous téléphoner dans une semaine pour ...

Todd :- D'accord, mais vous ne me trouverez plus là . Dans deux ou trois jours, je quitte les lieux, le temps de rassembler mes affaires ... Excusez-moi, je suis très pressé . Au revoir !..

Moi :- Au revoir ..

Pantois, je raccroche . Et au-delà de cette affaire, je me souviens . Je me souviens la première fois quand j'avais été le voir pour lui demander un stage concernant mon mémoire ; il m'avait répondu : "D'accord" et avait ajouté avec un sourire : "Enfin, si je suis toujours là" . Je me souviens l'interview qu'il m'avait accordée et sa réponse, lorsque je lui avait demandé sa réaction si un jour on venait à lui censurer une séquence : "Je démissionnerai" avait-il répondu . Et aussi, lorsqu'une réalisatrice était venue lui proposer un reportage ; elle lui avait dit qu'elle savait les difficultés rencontrées à l'O.R.T.F. pour présenter certaines émissions : il avait eu la même réponse, violente, sans appel , et on peut le dire maintenant, sincère .

Voilà, je trace les dernières lignes de ce mémoire . Je vais refermer le livre . Peut-être les problèmes du reportage télévisé auront-ils peu à peu laissé la place à un portrait à peine esquissé de ce grand journaliste qu'est Olivier Todd ... Mais, après tout, n'est-ce pas le rôle d'un reporter de rapporter l'information, et donc de se laisser guider par elle, tout en la dominant ? ... Ainsi en a-t-il été de ce mémoire-reportage . Du moins, je l'espère ...

-Mais quand la censure disparaîtra-t-elle ?

ANATOMIE D'UN REPORTAGE

Première partie

- L'image , symbole par excellence de notre civilisation : les conditions de l'invasion, apparition de la photographie et son extension, la télévision .

Fonction sociologique du reportage télévisé .

- Présentation d'un magazine de télévision : "Panorama" et de son directeur , Olivier Todd , .

Le magazine et sa dépendance par rapport à "Information première" et à Pierre Desgraupes .

Deuxième partie

- "Préparation d'une émission" . Au jour le jour , le travail d'Olivier Todd à Panorama durant une semaine .

- "Reportage dans le reportage" . La confection d'un reportage du tournage au passage sur l'antenne . Journal d'un journaliste en reportage .

Troisième partie

- Le son et l'image à la télévision : existe-t-il une interview télévisuelle ? Oui .

- Importance de l'équipe dans le reportage : ce n'est plus un journaliste + un réalisateur + un cameraman + un preneur de son, mais une équipe homogène qui tourne le reportage .

- Les rapports des journalistes de Paris avec ceux des agences locales de l'O.R.T.F.

- Les journalistes sont-ils appelés à être remplacés par les réalisateurs ?

Interview d'un journaliste, d'un réalisateur et d'Olivier Todd sur ce sujet .

En guise de conclusion :

- L' Affaire de "La bataille d'Alger" .
